

La valeur, centre de gravité de l'économie

Les idéologies les plus éloignées se sont affrontées autour de la notion de valeur. Histoire d'un concept qui passionne la pensée économique.

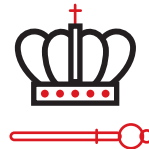
TEXTE | Sylvain Menétray

Tout a un prix, même l'honneur des gens, faisait remarquer au XVII^e siècle le philosophe Thomas Hobbes. On aurait pu en rester là. Mais les penseurs de la science économique moderne, une discipline alors sur le point d'éclorre, ne se sont pas satisfaits de cette définition laconique: «Le prix leur apparaissait comme un phénomène superficiel. Ils ont donc cherché sur quoi il était fondé», explique Pierre Dockès, économiste à l'Université de Lyon. De cette quête sont nées une série de théories de la valeur, une notion semblable pour l'économie à celle du centre de gravité en physique – à la fois impossible à localiser par l'observation, mais calculable et riche en déductions possibles.

Comme souvent en épistémologie, les premières idées sur la valeur remontent à Aristote. «Il n'a écrit que quelques phrases sur le sujet, expliquant qu'un bien peut tirer sa valeur de deux aspects: son utilité et ce qu'il permet d'acquérir», note François Allisson, maître-assistant d'économie politique à l'Université de Lausanne. La distinction entre valeur d'usage et valeur d'échange était ainsi déjà posée dans l'Antiquité.

Au cours du Moyen Age, la valeur s'éclipse au profit du «juste prix», dicté par Dieu. Le prix des hommes s'écarte par la force des choses de cet idéal, mais il faut au moins tâcher de ne pas

D'où vient la valeur d'un bien?



Evolution de la notion de valeur à travers les âges.

Deux valeurs Antiquité

Aristote soutient qu'un bien tire sa valeur de son utilité (valeur d'usage) ou de ce qu'il permet d'acquérir (valeur d'échange).

«Juste prix» Moyen Age

Le «juste prix» est dicté par Dieu et doit préserver la dignité des partenaires de l'échange. Les notions de quantité de travail et coût de production apparaissent, sans être formalisées.

Rareté XVI^e siècle

Les penseurs espagnols de l'École de Salamanque remarquent que lorsque les métaux se font plus rares, les prix augmentent.

Richesse XVII^e siècle

L'idéal divin perd de sa force: selon la pensée mercantiliste, la richesse du prince repose sur ses réserves d'or et sa collecte d'impôts. Richesse et valeur se confondent.

Nécessité et plaisir XVIII^e siècle

Le Français Pierre de Boisguilbert puis l'école des physiocrates estiment que la richesse est liée à des biens nécessaires ou agréables à la vie.

trop s'en éloigner. « Cette définition faisait appel à la quantité de travail et aux coûts de production, mais de manière peu formalisée », précise François Allisson.

Les philosophes et théologiens de l'École de Salamanque remarquent peu après la découverte du Nouveau Monde un phénomène nouveau, qui en fait des pionniers de la théorie de la valeur-rareté: lorsque les métaux précieux se font plus rares, leur prix augmente. Mais le but principal de ces théoriciens scolastiques reste la mise en conformité du système économique avec les doctrines de justice et de piété de l'Église chrétienne.

Au XVII^e siècle, le courant de pensée mercantiliste développe une première théorie de la richesse qui s'éloigne de l'idéal divin. « Ces conseillers des monarques leur expliquent comment gérer leur commerce extérieur pour accumuler davantage d'or », avance François Allisson. Les mercantilistes prônent le développement du commerce afin de collecter davantage d'impôts, susceptibles d'augmenter le pouvoir des princes.

A cette époque, les notions de valeur et de richesse se confondent encore. « Des auteurs du XVIII^e siècle, comme l'économiste et écrivain français Pierre de Boisguilbert et les physiocrates, avaient déterminé que la richesse était liée à des biens nécessaires ou agréables à la vie. Or, des biens comme l'air ou l'eau qui existent en une abondance infinie n'ont pas de valeur,

La publicité, nouvel étalon de la valeur

Par Tania Araman

Dans une société de consommation, l'utilité ne suffit plus à justifier un prix. Ce critère semble désormais en grande partie supplanté par le pur désir de possession. C'est du moins ce qu'ont indiqué les sciences humaines: « Comme le soulignait dès 1900 le sociologue allemand Georg Simmel dans sa *Philosophie de l'argent*, la valeur appartient finalement au jugement que l'individu pose sur le produit, précise le professeur de marketing Julien Intartaglia, chargé d'enseignement à la Haute École de Gestion Arc – HEG à Neuchâtel. Dans une perspective purement marketing, considérer que la valeur n'est pas intrinsèque à l'objet mais dépend de l'opinion et de la perception du consommateur est tout à fait pertinent. »



Le professeur Julien Intartaglia explique qu'en marketing l'opinion et la perception du consommateur fondent la valeur d'un objet.

Une perception qui n'a jamais été autant sous influence qu'aujourd'hui, avec la multiplication des vecteurs publicitaires pour les marques – autant d'opportunités de proclamer la valeur supérieure de son produit sur la concurrence: « Le consommateur européen est en contact avec environ 3'000 messages publicitaires ou noms de marque par jour, poursuit Julien Intartaglia. Dans cette gigantesque arène, les fabricants doivent lutter pour émerger, se différencier et faire leurs preuves aux yeux du public, créer un lien avec lui. Le nom d'une marque a une influence sur la qualité perçue des objets: cette valeur symbolique permet au consommateur de s'exprimer à travers le choix de l'objet et ce que représente la marque. » Le prix, selon qu'il soit élevé ou non, peut du reste lui aussi « influencer les jugements sur la qualité et la valeur d'un produit ».



Paradoxe de la valeur XVIII^e siècle

Adam Smith pointe un paradoxe qui met à mal la théorie de la valeur d'usage: l'air ou l'eau n'ont pas de valeur, bien qu'ils apparaissent indispensables à la vie.



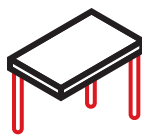
Travail XVIII^e siècle

Adam Smith puis surtout David Ricardo défendent l'idée que toute création de richesse est due au travail et que la valeur d'un bien dépend du travail incorporé.



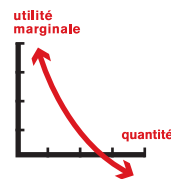
Travailleur XIX^e siècle

Karl Marx développe la théorie de la valeur-travail en affirmant que tout son produit devrait revenir exclusivement au travailleur, ce qui ouvre la voie au communisme.



Utilité XIX^e siècle

Précurseur des néoclassiques, Jean-Baptiste Say avait déjà réintroduit au début du siècle l'idée que c'est l'utilité d'un bien qui fixe sa valeur.



Utilité marginale XIX^e siècle

Pour résoudre le paradoxe de la valeur, les économistes néoclassiques définissent que c'est la dernière unité ou unité supplémentaire d'un bien qui fixe sa valeur.



Écologie 1980

Plus le contenu énergétique d'un bien est élevé, plus le recours au travail des écosystèmes est important. Cela permet de définir un coût écologique de l'activité économique.

tout en apparaissant indispensables à la vie. Cela a débouché sur ce qu'on appelle le paradoxe de la valeur», poursuit Pierre Dockès.

Les néoclassiques l'emportent

Pour résoudre ce problème, les économistes empruntent deux voies distinctes, qui constitueront autant de visions du monde. Les théoriciens britanniques Adam Smith dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et surtout David Ricardo quelques décennies plus tard vont établir une différence entre les biens reproductibles et non reproductibles. Leur théorie classique de la valeur ne concerne que les premiers. «Smith et Ricardo s'intéressent explicitement à la valeur d'échange. Ils parviennent à la conclusion que la valeur d'un bien dépend du travail incorporé, c'est-à-dire du salaire du travailleur, du profit de l'entrepreneur et de la rente du propriétaire terrien», détaille François Allisson. Par exemple, un pêcheur qui met une heure pour pêcher huit poissons pourra les échanger contre la flûte que le luthier aura fabriquée dans le même temps.

Karl Marx affine cette théorie et détermine deux types de valeur travail qui s'additionnent. La première est constituée de travail «vivant», c'est-à-dire de l'activité effective du travailleur pour fabriquer une marchandise, l'autre de travail «mort», contenu, par exemple, dans l'équipement des chaînes de montage d'une usine automobile. Estimant que le travailleur est le seul véritable créateur de valeur du système économique, Marx en déduit que la part accaparée par le capitaliste et le propriétaire terrien est une plus-value indûment gagnée sur le dos des ouvriers. Le communisme aura donc pour objectif de rendre au travailleur l'ensemble du produit de ses efforts. La théorie marxiste de la valeur travail sera abondamment critiquée, notamment parce qu'elle n'explique pas les différences de prix entre les marchandises. «Marx va tenter de résoudre ce problème avec sa théorie de la transformation qui analyse le taux de profit du capitaliste, mais cette théorie s'avérera un échec», note François Allisson.

Ce sont en fait les économistes néoclassiques qui vont fournir la théorie la plus largement acceptée, en revenant à l'idée que la valeur dépend

LEXIQUE

Bitcoin

Créée en 2009, cette monnaie électronique s'échange entre internautes, via un programme sécurisé. Il y aurait actuellement plus de 6 millions de bitcoins en circulation. Cette devise est émise en peer-to-peer, c'est-à-dire qu'elle n'est pas contrôlée par une autorité centrale.

Monnaie fiduciaire

Même si la fabrication des billets et des pièces de monnaie représente un coût pour les Etats, celui-ci n'est pas égal à leur valeur nominale. Cette valeur repose sur la confiance (**fides** en latin) du public en la monnaie fiduciaire.

Richesse

Selon les mercantilistes, la richesse d'une nation dépendait de son stock de métaux précieux. Plus tard, Adam Smith la voit comme la somme de l'accumulation du capital et de la valeur travail. Aujourd'hui, le PIB (produit intérieur brut) sert d'indicateur statistique de la richesse. Mais cet instrument est critiqué, car il ne tient pas compte de la durabilité des activités économiques.



Monnaies: du sel aux bitcoins

Dans le système monétaire, il faut distinguer la valeur relative de la valeur absolue. «Comme le troc n'est pas viable, on a eu recours au fil de l'histoire à des moyens d'échange plus commodes, comme le sel, qui avait l'avantage d'être non périssable et aisément transportable, explique François Allisson. Mais au fur et à mesure, on est passé à la monnaie métallique, puis aux billets.» Ce n'est dès lors plus la valeur intrinsèque de la monnaie mais sa valeur nominale qui prime.

Ce système monétaire, dit fiduciaire, se base sur la confiance des agents économiques en l'émetteur de la monnaie. Dès que la confiance s'effrite, la monnaie fiduciaire se dévalue. Ces crises de confiance peuvent provoquer des phénomènes d'hyperinflation comme cela est arrivé dans la république de Weimar. Entre le 1^{er} janvier et le 15 novembre 1923, les prix y ont augmenté d'environ 3'250'000% par mois. L'Allemagne devait alors verser de lourdes réparations de guerre qui avaient creusé son déficit. Pour subvenir à ses besoins, l'Etat avait émis une grande quantité de monnaie, ouvrant la porte à une inflation incontrôlable. Une réduction des dépenses et la mise en place du Rentenmark à parité avec le dollar avaient tiré le pays de l'hyperinflation.

Les cartes de crédit marquent une nouvelle étape de la fiduciairisation de la monnaie. Plus récents, les «**bitcoins**» servent même de monnaie d'échange électronique. «On injecte de la vraie monnaie depuis un compte sur un serveur décentralisé. Les internautes peuvent l'échanger puis la faire ressortir du système sans contrôle d'une banque centrale. Cette monnaie électronique s'utilise, par exemple, pour rémunérer des bloggeurs», explique François Allisson.

Autres monnaies complémentaires, dont le nom est un clin d'œil à l'une des plus vieilles devises utilisées par l'homme, les SEL (pour systèmes d'échanges locaux) se fondent quant à eux sur des unités de temps à disposition. Dans cette économie alternative, les membres d'une association locale échangent des compétences et des services entre eux: une heure de jardinage contre la même durée d'initiation à l'informatique, par exemple – l'idée étant de faire appel à son voisin plutôt qu'à des prestataires externes, sur un tarif horaire unique. Le réseau des SEL, qui est apparu au Canada il y a trente ans, recouvre aussi bien les petits coups de main que l'échange de savoirs. Un système solidaire qui prend de l'ampleur: la France compte déjà plus de 400 associations locales de ce type. Le premier SEL de Suisse romande – qui en répertorie aujourd'hui une douzaine – a été créé en 1997 dans le Val-de-Ruz.

La richesse, ses travers et ses revers

Des enquêtes ont montré que le bonheur individuel a progressé dans les sociétés occidentales durant les années 1950, mais qu'il stagne voire régresse depuis cette période, en dépit d'une richesse relative plus élevée. L'idée avancée par les libéraux, comme Adam Smith, selon laquelle l'enrichissement et le bonheur seraient corrélés, ne se vérifie pas. Le sage Solon le prédisait déjà lorsque, selon Hérodote, il dit à Crésus, un roi d'Asie mineure aussi proverbialement riche qu'insouciant, que le sort est changeant et qu'on ne peut dire si une vie est heureuse avant son terme. Des paroles qui firent s'envoler la naïve tranquillité de Crésus qui ne cessa de consulter les oracles à qui il fit des offrandes mirobolantes. Mais interprétant mal les paroles d'Apollon, il se lança dans une campagne contre la Perse qui lui fit perdre son royaume, sa liberté et son bonheur.

Une mésaventure qui ne risque pas d'arriver à Balthazar Picsou (**Uncle Scrooge** en anglais), le canard milliardaire créé par le dessinateur Carl Barks pour Walt Disney. Le magazine **Forbes** a calculé en 2011 qu'il possédait une fortune s'élevant à 40 milliards en convertissant le contenu en or de son coffre-fort de 33 m³. Picsou est un immigré écossais qui a gagné son premier sou fétiche en cirant des chaussures. Self-made-man aventurier, il a fait fortune en découvrant une pépite d'or de la taille d'un œuf d'autruche. Tout en incarnant le rêve américain, Picsou personnifie aussi les travers de la richesse par son avarice. Ingvar Kamprad, le fondateur d'Ikea, connu pour son mode de vie frugal et son immense fortune, a d'ailleurs été affublé du surnom moqueur d'Oncle Picsou.

«Cette perception négative est causée par la montée des inégalités, estime Pierre Dockès, de l'Université de Lyon. Aux Etats-Unis, ces dix dernières années, 0,1% de la population s'est largement enrichie, tandis que les autres se sont paupérisés. Même en France, où ce fond anar fait partie de la culture, il n'y avait pas une telle hostilité contre les riches dans les années 1950-70, car à cette époque, la majorité des gens profitait de la croissance.»

de la satisfaction apportée par un bien. «Jean-Baptiste Say est le premier à travailler sur cette question de l'utilité. Auguste Walras va combiner la notion de rareté à celle d'utilité. Son fils, Léon Walras, professeur à l'Université de Lausanne, va ensuite définir la théorie de l'utilité marginale dans les années 1870. Elle stipule que si vous possédez une grande quantité d'un bien, c'est sa dernière dose qui définit sa vraie valeur. Ainsi, dans le désert, chaque gorgée d'un litre d'eau a une utilité très élevée, mais la dernière aura une valeur gigantesque», explicite Pierre Dockès. Tenant mieux compte des lois de l'offre et de la demande, cette théorie s'est imposée à la suite d'âpres débats.

La mouvance écologiste a encore généré de nouveaux modèles théoriques sur la valeur: «Dans les années 1980, les Américains Robert Costanza et Howard Odum ont tenté de calculer la valeur énergétique de certains biens», explique **Andrea Baranzini**, professeur d'économie politique à la Haute école de gestion – HEG-GE. Selon cette approche, plus le contenu énergétique d'un bien ou d'un service est élevé, plus le recours au travail des écosystèmes est important, ce qui permet de définir un coût écologique de l'activité économique. Une nouvelle théorie qui se heurte toutefois au même problème que la vision classique: elle ne s'intéresse qu'à l'offre et pas à la demande.

Mais au final, les théories de la valeur ne sont plus aujourd'hui d'une grande utilité, poursuit Pierre Dockès: «A partir de Vilfredo Pareto, un successeur de Walras, on s'est surtout intéressé aux mécanismes et à l'évolution des prix». La valeur de certaines activités continue cependant de faire défaut dans les données macroéconomiques. Lors du calcul du PIB, les comptabilités nationales intègrent par exemple l'ensemble de la production auquel elles soustraient l'inflation, mais elles ne tiennent pas compte des tâches comme le travail domestique, non rémunéré, dans la richesse nationale. «C'est dramatique, mais quand on épouse sa cuisinière, on fait baisser le PIB!», ironise l'économiste français. ▸

Comme le souligne le professeur Andrea Baranzini, certains théoriciens ont cherché dans les années 1980 le coût écologique des activités économiques, en évaluant leur utilisation des écosystèmes.

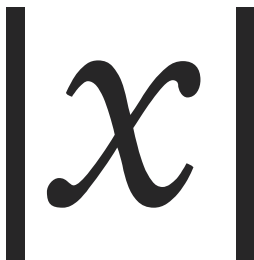
D'autres facettes de la valeur: couleurs, musique, mathématiques



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

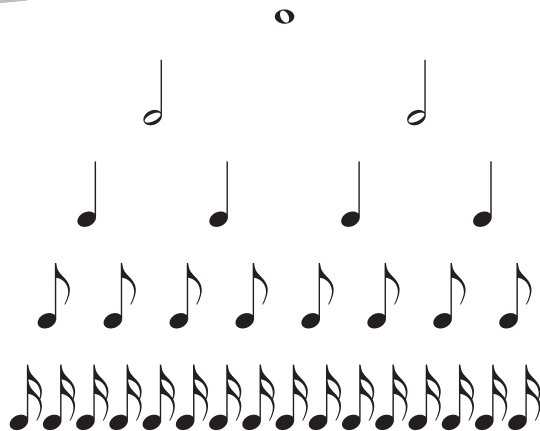
CHROMATIQUE

La valeur d'une couleur évolue du plus clair au plus foncé. Sur le cercle chromatique, deux grands anneaux représentent les ombres foncées et deux petits les nuances claires des couleurs.



ABSOLUE

Pour tout nombre réel x , la valeur absolue de x (notée $|x|$) est définie par:
 $|x| = x$, si $x > 0$
 $|x| = -x$, si $x < 0$
 $|x| = 0$, si $x = 0$



MUSICALE

La valeur d'une note est sa durée, soit absolue, soit relative à l'unité de temps.